

Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, 956 p.

Dorval Brunelle

Numéro 21, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002229ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002229ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunelle, D. (1993). Compte rendu de [Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, 956 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (21), 187–190. <https://doi.org/10.7202/1002229ar>

statut assigné par Courville à ce décalage “constant entre faits de civilisation et représentations collectives qui explique (...) les difficultés de bien saisir l'évolution culturelle du Québec” (p. 91). En guise d'illustration de ce décalage, il écrit que, en ce qui concerne l'interprétation de la Révolution tranquille, “on continue à rechercher des formes et des niveaux d'organisation qui renvoient au contexte de civilisation urbaine et industrielle, alors que s'imposaient les principes d'une civilisation urbaine postindustrielle” (p. 90). Hormis le fait de poser des problèmes de compréhension, on ne sait pas si ce décalage est tout à fait général ou seulement propre au Québec. La contribution la plus riche, à mon sens, sur le problème de la constitution de l'identité canadienne-française et québécoise, est celle de Jean Martin, étudiant au doctorat en géographie à l'Université Laval. Martin insiste, pourrait-on dire, sur l'aspect positif de la Conquête. Celle-ci se produit à un moment où l'identité propre des Français d'Amérique ne s'est pas encore consolidée. C'est dans la nouvelle dynamique de développement sociétal, issue de la Conquête, dont la conséquence principale sera de mettre un terme à l'idée d'une Nouvelle-France à la grandeur du continent (disons: la fin de l'époque des découvreurs), que se constituera l'identité canadienne. Bien qu'il ne le dise pas explicitement, on comprend qu'en assignant un territoire aux Français, la Conquête a suscité indirectement un développement endogène de cette société et mis fin à l'éparpillement à travers le continent.

Je reviens, en conclusion, sur la problématique d'ensemble inspirée par Gérard Bouchard. On peut douter de sa pertinence, mais ce n'est pas rendre compte de son existence et de la signification de celle-ci. Si d'un point de vue socio-historique, l'interprétation de l'américanité profonde de la culture québécoise est fautive, il se pourrait bien que cela *devienne* vrai. Advenant l'irrésolution de la question de l'identité de la société québécoise, il se pourrait bien que nous décidions d'être franchement américains après avoir “découvert” que nous l'aurions toujours été sans le savoir. Mais l'historien se trompe qui croit voir dans cette évolution “une réconciliation de la culture savante avec l'américanité”(p.40). Car ce n'est pas la vérité du passé qui surgirait ainsi, mais celle d'un nouveau devenir.

Daniel DAGENAI  
Groupe interuniversitaire d'étude de la postmodernité  
Université du Québec à Montréal

Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, 956 p.

Cet ouvrage collectif, publié sous la direction de Bourdieu, est à la fois le résultat d'une enquête et un immense compendium du matériel accumulé par les vingt-quatre enquêteurs-collaborateurs lors d'entrevues effectuées auprès d'interviewés habitant les HLM et autres cités-dortoirs qui ont poussé il y a une

trentaine d'années dans les banlieues de grandes agglomérations françaises, auprès de militants, d'ouvriers, de chômeurs et le reste.

Or, malgré des développements fort intéressants sur l'enquête, l'enquêteur et l'enquêté, bien peu d'éléments nous sont fournis sur le sens et la portée de la recherche elle-même, une omission qui contribue à détacher l'ouvrage des contingences habituelles et à laisser le lecteur sans réponse aux questions du genre: qui a joué le rôle du commanditaire, qui a voulu savoir quoi, pourquoi? Ces questions ne sont pas anodines car elles servent à situer le cadre de la recherche et à définir les hypothèses de départ, quitte à ce que les chercheurs corrigent le tir par la suite. Dans ce cas-ci, faute de cette mise en situation, le lecteur manque d'information, ce qui crée un malaise jamais levé.

Cependant, cette lacune ou cette omission n'enlèvent rien à la recherche elle-même ni surtout à l'originalité de la présentation des résultats de l'analyse.

Bourdieu et son équipe ne se sont pas contentés de rassembler des témoignages à travers des entrevues aussi non directives, en apparence, que faire se pouvait, ils ont choisi de présenter ce matériel d'une manière tout à fait inusitée en situant les interventions — ou les portions d'entrevues — les unes par rapport aux autres de manière à faire ressortir clivages et convergences. De surcroît, chaque extrait, présenté sur deux colonnes, est précédé d'une mise en situation de quelques pages rédigée par le ou les responsables de l'entrevue.

L'ouvrage se lit ainsi à la fois comme un journal intime aux multiples voix et comme une vaste enquête auprès des petites et des moins petites misères de ce siècle.

Il convient peut-être de préciser, au passage, que cette "misère du monde" n'est sans doute pas le titre qui convenait le mieux pour chapeauter de telles incursions; après tout, il ne s'agit de rendre compte ni du sous-développement ni des ravages que l'on associe généralement au mot "misère", mais plutôt d'explorer ce que Bourdieu appelle lui-même en début d'ouvrage "une misère de position" associée à un abaissement relatif de statut de fonction ou de rôle dans un microcosme social. En ce sens et sous cet angle, la perspective qui est privilégiée dans cet ouvrage me semble participer d'un projet très "dix-neuviémiste" qui a été celui de découvrir et de faire découvrir la culture de pauvreté logée au cœur même des métropoles en voie d'industrialisation rapide. Il me semble que l'on pourrait à cet égard tracer un parallèle fort intéressant et fort révélateur entre l'entreprise de Bourdieu et de son équipe et celle d'un Henry Mayhew qui a mené une vaste enquête auprès des pauvres et des criminels des bas-fonds de Londres au XIXe siècle (*London Labour and the London Poor*, 1849-1850; 1861-1862) ou encore avec l'enquête de Herbert Brown Ames sur Montréal (*The City below the Hill*, 1897), voire avec celle de Friedrich Engels (*Le situation de la classe laborieuse en Angleterre*) publiée en 1845.

Mais quoi qu'il en soit de ce parallèle, il reste que le projet de *La misère du monde* a son originalité propre que je voudrais faire ressortir rapidement avant de revenir sur la signification des comparaisons indiquées.

Ce projet tient notamment à deux choses: d'abord à la mise en scène des interventions; il tient ensuite à la fonction ou à la finalité ou à l'effet utile recherché. Quant à la mise en scène, Bourdieu le précise en début d'ouvrage, il s'agit, à la manière d'écrivains comme Faulkner, Joyce et V. Woolf, d'"abandonner le point de vue unique, central, dominant, bref quasi divin, auquel se situe volontiers l'observateur, et aussi son lecteur, (...) au profit de la pluralité des perspectives correspondant à la pluralité des points de vue coexistants et parfois directement concurrents" (p. 9-10). Ces références ne me semblent ni utiles ni convaincantes. Elles ne sont pas convaincantes parce que le parangon du discours à voix multiples ne figure pas sur la liste. Il me semble, en effet, que c'est bien Lawrence Durrell plus que tout autre qui, dans *Le Quatuor d'Alexandrie* (1957-1960), s'est révélé le créateur du genre, encore que quelque malin pourrait sans doute arguer que la technique n'est pas si neuve ou si novatrice puisqu'on la retrouvait déjà dans les quatre Évangiles des apôtres Luc, Marc, Matthieu et Jean.

Elles ne sont pas très utiles non plus car Bourdieu n'a fait qu'appliquer une technique couramment employée lors de la présentation des résultats d'entrevues où le cheminement croisé est la règle plutôt que l'exception; il est très rare, en effet, que les comptes rendus d'enquêtes le moins complexes n'aient pas recours à une forme ou à une autre de recomposition et de mise en situation afin de faire ressortir de manière plus explicite les points de contact ou de friction entre les interviewés.

Ceci étant, il n'en reste pas moins que l'enquête conduite par Bourdieu et son équipe est fort intéressante et qu'elle constitue sans doute un classique du genre. En effet, ce ne sont pas seulement les mises en situation qui contribuent à situer les *verbatim* des narrations, ce sont également les découpages des discours en pans entiers articulés autour d'une scène correspondant à une — ou plusieurs, peu importe — séance d'entrevue qui permettent de construire un ensemble complexe de points de vue et de regards.

Alors, ce qui aurait pu n'être qu'un compte rendu à chaud en quelque sorte devient une exploration dense, touffue et tragique à la fois d'un quotidien non pas tant misérable que bloqué. On a l'impression d'un enfermement de destins dans la trame de vies flouées assumées avec plus ou moins de bonheur ou de grandeur par les uns et les autres.

Quant à l'effet recherché maintenant, les auteurs remettent spécifiquement en cause les pratiques bureaucratiques et les stratégies d'enquête sur lesquelles elles fondent leurs interprétations et leurs actions et programmes de rédemption sociale. Cette dimension critique du projet anime l'ensemble de la démarche et surtout la mise en contexte effectuée par les collaborateurs, même si elle n'émerge de

manière explicite qu'en fin d'ouvrage où l'on reprend un questionnaire typique. Ce qui sous-tend cette critique tient au fait que l'analyse bureaucratique pêche par absence de sensibilité à l'égard des interviewés, de leur contexte et de leur propre interprétation de ce contexte.

Je voudrais quand même, laissant de côté l'enjeu épistémologique de toute cette entreprise qui nous renvoie à la compréhension du phénomène social, m'attarder en terminant sur la méthode et revenir sur la portée des comparaisons esquissées plus haut.

L'exploration de la culture de la pauvreté ou de la misère est une entreprise fascinante qui remplit plusieurs fonctions. Elle peut bien sûr servir à informer, à éclairer et à orienter. Mais à la condition, me semble-t-il, de veiller à tracer le contexte et le cadre général dans lequel s'inscrit la culture en question. Or, dans ce cas-ci, il me semble que les auteurs ont manqué l'occasion de tracer, ne serait-ce que dans ses grandes lignes, l'histoire sociale petite et grande de ces microcosmes sociaux et de leur insertion dans la société française des dernières décennies. Qui sont ces émigrés, combien sont-ils, d'où viennent-ils, où logent-ils, que font-ils, combien d'enfants ont-ils? Qui sont ces Français qui les côtoient? Quelles sont les politiques qui les régissent, qui les régissent, qui les encadrent? Quels sont les programmes qui leur furent appliqués, imposés? Comment? Pourquoi? Qu'en est-il de l'économie politique de l'emploi, du chômage, du sous-emploi?

Ces questions, et plusieurs autres encore, étaient essentielles pour situer le projet d'ensemble, ses enjeux, ses problèmes, ses problématiques. Or, si les chercheurs ont fait preuve d'une très grande vaillance et d'une remarquable écoute des interviewés, s'attardant à décrire les intérieurs des appartements, les vêtements et les mimiques sinon les tics de leurs hôtes, ils ont été particulièrement avares de renseignements et de données objectives. Les quelques notes infra-paginales qui traitent de ces enjeux sont décidément insuffisantes. Cela pouvait sans doute s'expliquer tant que l'on s'adressait à des fonctionnaires qui connaissent toutes ces choses, cela ne se justifie plus si l'on poursuit l'objectif d'informer également ses lecteurs.

C'est donc d'un grand et gros livre qu'il s'agit, mais d'un livre incomplet de telle sorte que, pour saisir les tenants et aboutissants de cette culture de la petite misère, c'est bel et bien vers des enquêtes du genre de celles qui furent conduites par Mayhew, Ames et Engels qu'il faudra également se tourner pour compléter nos travaux à l'avenir.

Dorval BRUNELLE  
Département de sociologie  
Université du Québec à Montréal